

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 841

MONTREAL, 16 JUIN 1900

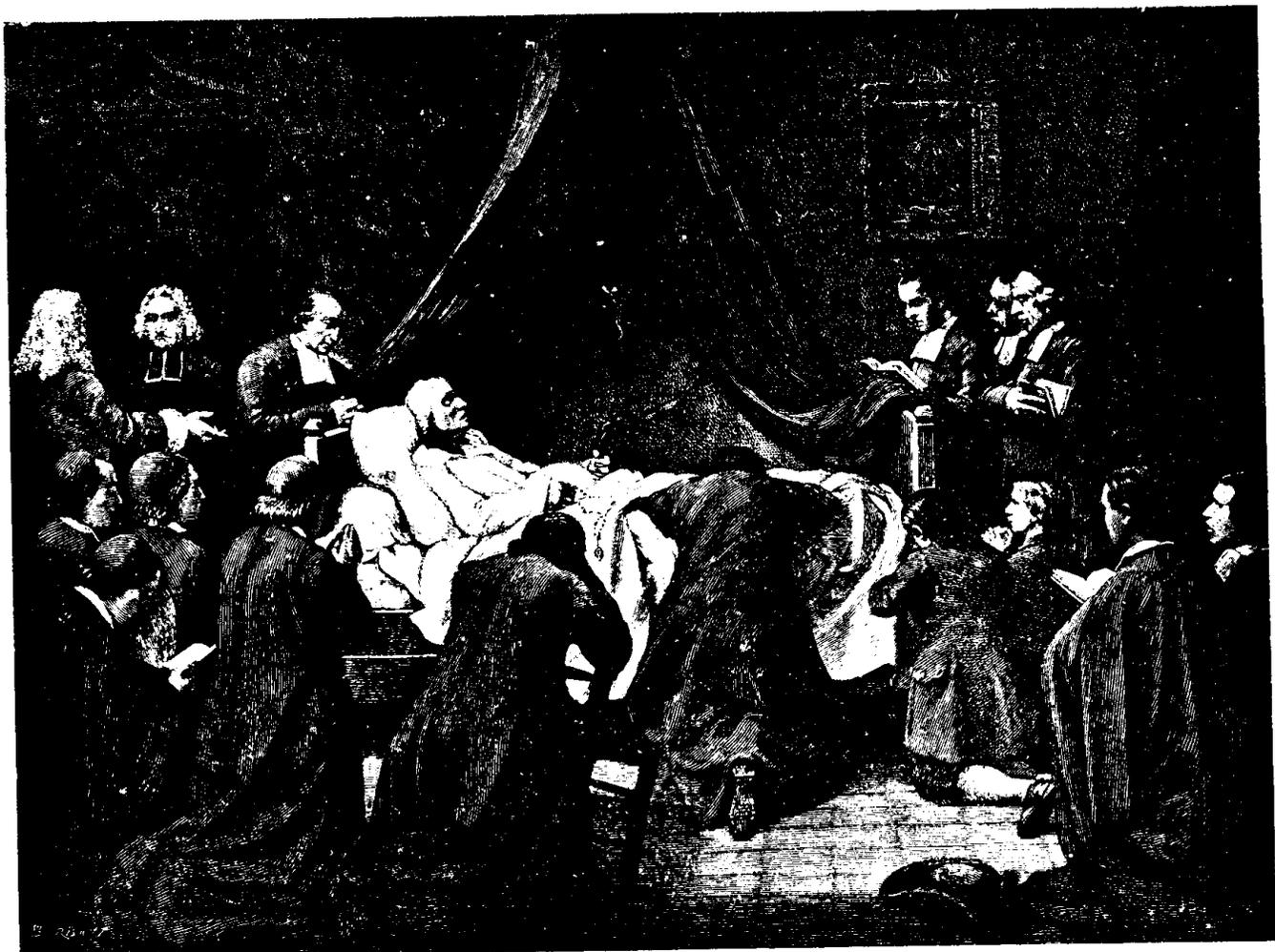
5c LA COPIE



Ancien portrait de J-B de La Salle



Le saint pendant la famine



LA CANONISATION DE J.-B. DE LA SALLE.—Mort de saint J.-B. de La Salle.—(Voir l'article)

MONTREAL, 16 JUIN 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

AUX LECTEURS, ANNONCEURS ET DEPOSITAIRES

Notre numéro du 30 juin courant sera unique dans les annales du journalisme canadien. Il contiendra sept grandes compositions canadiennes originales, expressément faites pour nous. Cet essai, sans précédent, nous vaudra certainement une augmentation considérable de notre tirage, aussi prions-nous nos lecteurs et nos dépositaires de donner leur commande d'avance, afin que nous puissions satisfaire tout le monde.

MM. les annonceurs devraient nous faire parvenir la copie de leurs annonces avant le 21 juin, si c'est possible.

GRAND CONCOURS

OUVERT A TOUS LES LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"
DU 1ER AU 30 JUIN

Nos écrivains ont publié plusieurs bons ouvrages. Nous avons cru qu'il serait intéressant de savoir quels sont les meilleurs qui ont paru jusqu'à ce jour. Cela aiderait dans leur choix les gens qui veulent consacrer un coin de leur bibliothèque aux livres canadiens. En ce temps de recueil littéraire, nous avons cru qu'il serait à propos d'ouvrir un concours afin d'être fixé sur ce point.

Quel est, d'après vous, le meilleur choix de dix ouvrages produits par des écrivains Canadiens-français ?

Nous n'exigeons pas de commentaires. Nous ne voulons qu'une liste des dix ouvrages que vous considérez comme les meilleurs et les plus propres à faire partie d'une bibliothèque de famille.

Aux auteurs des douze meilleures réponses, nous accordons les prix suivants :

1er prix, \$5.00 ; 2me prix, un an d'abonnement ; 3ème prix, six mois d'abonnement ; 4ème prix, quatre mois d'abonnement ; 8 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les réponses doivent être signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 30 juin prochain et nous publierons dans le second numéro de juillet, les pseudonymes des concurrents qui auront mérité des prix. Les gagnants nous enverront alors leur véritable nom et la copie de la liste primée.

Les réponses seront jugées par un comité de trois personnes qualifiées.

Si peut-être ce concours paraît restreint, il sera suivi d'autres plus généraux : chaque abonné pourra donc espérer gagner un prix.

NOTES DE LA DIRECTION

Nous prions nos lecteurs de prévenir leurs amis que nous ouvrirons un grand concours de photographies, spécialement pour les amateurs, au cours du mois de juillet prochain.

Notre concours actuel est accueilli favorablement, et nous avons reçu un grand nombre d'envois jusqu'à ce jour. Que tous ceux qui veulent concourir se hâtent de nous faire parvenir leurs listes.

Nous avons rencontré tant d'obstacles pour compléter notre groupe de la Société Royale, que nous avons été forcés d'en renvoyer la publication au prochain numéro. Il est maintenant complet et nos lecteurs peuvent être assurés qu'ils auront là une page historique d'une grande valeur, car nous croyons qu'aucun journal n'a encore pu se la procurer.

REMINISCENCES

PAPINEAU

VI

L'invitation était trop cordiale pour ne pas être acceptée ; elle le fut à la première occasion.

J'ai toujours été très lié avec Alfred Garneau, le fils de notre classique historien national. C'était lui aussi un grand admirateur de Papineau, lequel avait eu, avec le père, des relations d'amitié dont le fils avait hérité. Il le visitait donc assez souvent, soit, l'hiver, à sa demeure de Montréal, soit, l'été, à son manoir de Montebello.

Il m'avait écrit que le vénérable vieillard m'attendait un de ces jours ; et, par un beau matin de juin 1870, après avoir laissé derrière moi la frontière américaine, pour revoir le pays et serrer la main des vieux amis, je m'embarquais avec lui, à bord du *Peerless*, en route pour notre patriotique pèlerinage.

La descente de l'Ottawa est ravissante à cette saison. La journée était radieuse et prêtait à la rêverie.

Nous allions pénétrer dans l'intimité d'un homme qui avait si longtemps personifié notre race, entendre cette voix qui avait si longtemps retenti dans l'histoire ; nous allions pour ainsi dire vivre un peu dans un passé plein de glorieux souvenirs... Des bouffées de poésie nous montaient du cœur à la tête, au murmure des grandes roues du bateau plongeant dans l'eau sombre, pendant que les rives et les îlots déroulaient leurs fuyantes perspectives sous nos regards distraits !

Alfred Garneau est un délicieux poète qui brillerait au premier premier rang, s'il n'était si modeste : nos impressions n'avaient pas besoin de la parole pour être communicatives. Et, bien que le spectacle ne fût pas aussi étranger pour lui qu'il l'était pour moi, mon ami n'en parut pas moins ému lorsque, sur une hauteur abrupte et singulièrement pittoresque, les tourelles du vaste château nous apparurent tout à coup émergeant d'un énorme massif d'érables, d'ormes et de grands pins, blanches avec leurs persiennes vertes et leurs toits rouges.

Ce coup d'œil ne manque jamais d'attirer l'attention des voyageurs ; et pour ma part je remonterais encore volontiers l'Ottawa pour en jouir une fois de plus.

Du trajet que nous fîmes entre le débarcadère et le seuil du manoir je ne me souviens guère : j'étais trop plongé dans mes réflexions pour prêter beaucoup d'attention à tout ce qui n'était pas l'objet principal de notre visite. Il ne me reste que le souvenir assez vague de chemins plus ou moins tortueux avec des pentes assez raides qui nous conduisirent à l'entrée d'un grand parc percé de longues allées circulant capricieusement à travers de hautes futaies. La cime des arbres se fermait quelquefois sur nos têtes en coupes verdoyantes dont la voûte se criblait de flèches d'or ou se fondait en gouttelettes de lumière pleuvant sur nos têtes ; c'était charmant.

J'ai été reçu un soir chez Victor Hugo, dont le nom

emplissait alors le monde ; eh bien, je n'ai pas été plus vivement impressionné en lui serrant la main, qu'en portant à mes lèvres celle que me tendit l'homme qui avait si longtemps hanté les rêves de mon enfance.

La réception fut cordiale au possible. Le beau vieillard était en négligé : il venait de soigner ses fleurs. Il nous mit tout de suite à notre aise.

Le déjeuner, auquel assistait sa fille, mademoiselle Ezilda, fut plein d'entrain. Notre hôte avait dit vrai : sur le terrain de la conversation il avait peu de rivaux, et sa verve n'avait guère besoin d'être aiguillonnée pour étinceler dans tout son éclat.

Pittoresques aperçus des événements, portraits d'hommes publics burinés en une phrase à l'emporte-pièce, plaisantes réflexions, délicates reparties, fines anecdotes, intéressantes réollections, bribes d'histoire, allusions poétiques, il y eut de tout à cet inoubliable déjeuner auquel présidèrent tour à tour la dignité, la bonne humeur et la plus spirituelle gaieté, dans la personne de notre octogénaire amphitryon.

— Alors, un doigt de vin ! nous disait-il, messieurs : le bon vin, c'est le lait du vieillard, mais à la condition qu'on s'y soit habitué d'avance.

J'ai retenu de cette conversation des traits forts pittoresques et absolument caractéristiques, mais ce n'est pas le temps de les publier. Ils le seront, si jamais ces *Reminiscences* voient le jour en volumes.

Pendant ce repas, j'étais placé de façon à pouvoir étudier à loisir les traits si imposants du grand homme. Je n'avais pas encore l'instinct du sculpteur ; mais j'avais inconsciemment le goût des belles lignes, et je fus frappé par la majesté de cette tête au profil de médaille romaine. Je n'ai vu nulle part un galbe aussi pur. Depuis la pointe du menton jusqu'à la nuque, il formait, comme contour, une rondeur parfaite.

Dans l'encadrement de la chevelure intacte et d'une blancheur de neige, cette tête semblait rayonner.

Au sortir de table, nous visitâmes la bibliothèque, dans la tour du nord ; à peu près dix mille volumes choisis avec le tact d'un lettré et le scrupule d'un savant.

Puis vint le tour des tableaux, peintures et gravures, portraits et reliques de famille, cadeaux précieux, autographes intéressants, souvenirs de voyages à travers le monde et à travers la vie.

Après cela, nous arpentâmes les véranda, devisant sur tout et sur mille autres choses encore.

A droite de la porte d'entrée, une plante croissait dans un vase. M. Papineau en brisa un rameau et me l'offrit :

— Tenez, me dit-il, prenez une branche de cette verge d'or qui a poussé sur la tombe de Washington ; je la conserve depuis 1838.

Nous allâmes un instant nous asseoir sur le bord de la falaise, où une échelle en spirale accrochée au tronc d'un pin colossal conduisait à une espèce de nid de corbeau qui dominait l'horizon et commandait un panorama superbe.

Nous suivîmes au hasard les allées du parc, jusqu'à une petite chapelle rustique assise au bord d'un sentier, et détachant sa silhouette grisâtre sur un fond de verdure et d'ombre tombant des grands arbres feuillus.

Une claire-voie permettait d'en inspecter l'intérieur : il y avait là un autel tout dressé, muni des objets nécessaires au culte.

— Mon tombeau, messieurs ! nous dit le vieillard ; il pourrait arriver qu'on se chicanât un peu sur mon cercueil ; dans cette prévision j'ai fait construire d'avance chez moi, et bénir par l'Eglise ce petit refuge solitaire où reposeront mes os.

On comprendra mieux cette réflexion, si l'on songe que nous étions à l'époque où la fameuse affaire Guibord faisait tant de bruit.

Son tombeau ! il devait s'ouvrir pour lui quinze mois plus tard.

Passants qui visitez cet endroit solitaire, Inclinez-vous ! c'est plus qu'un puissant de la terre. C'est presque un peuple entier qui dort là ; car celui qui mit sur Papineau la dalle mortuaire Avait enveloppé dans le même suaire Tout un passé mort avec lui.

Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse :
Courbons-nous donc devant ce preux des jours anciens !
S'il ne partagea point nos croyances augustes,
N'oublions pas qu'il fut juste parmi les justes,
Et le plus grand parmi les siens.

J'eus le regret de ne pouvoir assister aux obsèques.
Mais deux jours après, je recevais, avec une touchante
lettre de mon ami Alfred Garneau, une feuille d'éra-
ble tombée sur le cercueil du grand patriote, pendant
qu'une foule nombreuse et recueillie le conduisait à
sa dernière demeure.

Hélas ! ces chers souvenirs, avec bien d'autres —
ont été détruits dans un incendie.

J'ai revu Montebello en 1885 ; le manoir était habi-
té par M. Amédée Papineau, le seul fils survivant
de l'homme dont je viens d'esquisser le portrait.

Rien n'était changé, si ce n'est qu'on avait ajouté,
au corps de logis principal, un pavillon, véritable mu-
sée rempli d'intéressantes reliques.

Le gracieux accueil que j'y reçus de la part de M.
Papineau et de sa famille m'inspira le sonnet suivant
que j'improvisai sur les lieux mêmes, et qui est en-
core inédit :

MONTEBELLO

Pittoresque manoir, retraite hospitalière
Où Cicéron vaincu coula ses derniers jours,
J'aime à revoir tes murs, ta terrasse, tes tours
Secouant au soleil leur panache de lierre.

Qui suit de tes sentiers la courbe irrégulière,
En s'égarant sous bois, s'imagine toujours
Voir, dans le calme ombreux de leurs discrets détours
Glisser du grand tribun l'image familière.

Car il vit tout entier ici — dans chaque objet :
Il aimait ce fauteuil, cet arbre l'ombrageait :
Tout nous parle de lui, tout garde sa mémoire :

Et, pour suprême attrait, sur ce seuil enchanté,
Le cœur tout grand ouvert, la Grâce et la Beauté
Ajoutent leur prestige aux souvenirs de gloire !

Comme c'est loin tout cela, mon Dieu !

LOUIS FRÉCHETTE.

QUESTION SOCIALE

I. — LE JUIF : SON ŒUVRE ET SON BUT

L'ouvrier est bon et loyal : il sait sympathiser avec
ceux qui souffrent.

La misère apparente du Juif, qui se voit honni de
tous, est plus que suffisante pour attirer sur lui, des
regards de pitié de la part de cette classe qui connaît
la souffrance sous toutes ses formes. L'ouvrier ne
voit dans ce peuple que le moyen de verser ce que la
charité chrétienne lui dicte de faire : "aider un frère
malheureux."

Analysons, autant que possible, si le Juif est recon-
naissant de ces égards que lui prodigue l'ouvrier.

Il n'y a pas à dire autrement ce déclassé trouve ici
un encouragement à son négoce ; à tout ce qu'il
invente pour arriver à son but. Ses soi-disant bas
prix hypnotisent les masses, et nous le voyons partout
prosperer avec une rapidité alarmante.

* * * *

Dix-neuf siècles sont passés depuis qu'un peuple
aveugle a perpétré un crime effrayant qu'aucune lan-
gue humaine ne peut nommer. Comment trouver des
expressions assez fortes pour en décrire toute la gran-
deur, toute l'énormité !

Ce peuple, hélas ! en a pesé la valeur par la malé-
diction continuelle qui le poursuit partout : maudit il
est, et maudit il restera toujours.

"Que son sang retombe sur nous et sur nos en-
fants" s'est-il écrié dans un moment de rage qui
n'avait rien d'humain ; depuis, le Juif s'est vu bafoué,
maudit, et traînant cette malédiction rivée à sa race.

L'infâme déicide n'a plus de repos : il marche d'un
pas accéléré comme si quelqu'un le poursuivait. Son
regard farouche et craintif ne peut contempler tran-
quillement ce qui s'offre à sa vue : il a peur ; ses
doigts crochus empoignent tout ce que sa main ren-

contre, en vrai désespéré, pour l'emporter dans son
misérable taudis, où peut-être il pourra vivre en paix.

Maudit, et maudit toujours !... La crainte lui perce
le cœur de son dard empoisonné. Son or qu'il a volé
est empilé devant lui ; il y enfonce ses serres immon-
des. Pourtant, il est bien seul, il peut repaître sa vue
à loisir des scintillements du métal qui lui infiltre
dans le cœur, si accessible aux bassesses, des désirs
infernaux. Il palpe tout tremblant, tout énérvé ; son
œil est hagard ; il essuie sur son front une sueur
froide qui vient de perler ; ses cheveux sont hérissés.
Il est bien seul, et cependant il a peur, il frissonne de
tout son être... Si on lui enlevait son trésor... car le
Juif est avare.

Maudit, et maudit toujours !... Son sommeil est
hanté par des rêves horribles : il forme mille projets
diaboliques pour faire de nouvelles victimes ; il les
exploitera, les lacérera, les fera mourir même pour
arriver à son but infâme... car le Juif est traître.

Maudit, et maudit toujours !... Et le Juif craintif
et farouche est lâche et hypocrite. Sa parole vaut le
vil métal, qu'on lui donne ; son honneur, il n'en con-
naît que le mot.

Et ce peuple misérable, rejeté de tous, est toujours
l'instrument de Dieu.

Si la balance de la justice divine est entraînée par
le poids des iniquités, la main toute-puissante d'un
Dieu vengeur dirige ce fléau à face humaine contre les
transgresseurs de sa loi.

Que Dieu préserve notre chère patrie de ces misé-
rables aux griffes mortelles !... Que la vierge Marie
veille sur ses enfants du Canada comme elle protège
encore ceux de la France !

* * * *

Le cri de guerre de la Juiverie est terrifiant : "Em-
parons-nous de la finance et de la presse, avec cela
nous gouvernerons." Jetons un regard vers la vieille
Europe et examinons froidement ce qui s'y passe.

Les riches mines d'or et de diamants du Sud Afri-
cain ont suffi pour attirer la convoitise des Juifs, et,
avec un tact patient, ils ont su soulever deux nations
l'une contre l'autre... Que de braves ont péri !...
Que de sang versé !

La presse juive anglaise est celle qui crie le plus
fortement. Son ton est tellement élevé, qu'il couvre
tous les bruits que font les vrais patriotes éclairés.

Jetons maintenant un regard vers notre ancienne
mère patrie : la France. Que voyons-nous encore ?
Le Juif riche, fort et puissant. Il a la main haute
sur tout : il commande, il est presque le maître. Té-
moins les derniers incidents du procès Dreyfus...
Dreyfus est libre, ainsi le veut la loi juive.

Ce n'est pas tout, ces journaux que l'on voit aujour-
d'hui, en Angleterre, crier si fort en faveur de cette
guerre qui se déroule, sont les mêmes qui élevaient
Dreyfus jusqu'aux nues et le proclamaient martyr...

* * * *

Le cœur français est d'un naturel hospitalier : il
s'est laissé attendrir aux misères de cette race ingrate
et lui a ouvert ses bras ; et le Juif le trahit.

La France a vu s'abattre sur elle, avec une rage
digne des déicides, ces bandes de vautours qui sapè-
rent les bases de la noble société qui faisait l'admira-
tion de toute l'Europe. Aujourd'hui, la France gé-
mit sous le joug de ceux qu'elle a recueillis. O France !
Fille aînée de l'Eglise ! quand donc ouvriras-tu les
yeux ? Quand donc t'apercevras-tu que tes enfants
pleurent ces jours du passé où ils allaient librement
s'agenouiller aux pieds de Celle qui te protège tou-
jours !... Ces jours ne sont pas loin : car le triomphe
des méchants est de courte durée.

* * * *

Le code de loi des Juifs est fanatique et sanguinaire ;
tout leur est permis. Voler un chrétien est un hon-
neur pour eux. Ceux qui ne sont pas Juifs ne doivent
être considérés que comme des êtres inférieurs, des
bêtes de somme leur servant de marche-pied pour
arriver au sommet de l'échelle sociale. Voilà le but
des Juifs : il faut qu'ils commandent ; et pour y ar-
river ils ont lancé leur cri de ralliement : "Empa-

rons-nous de la finance et de la presse, et avec cela nous
gouvernerons."

Tenons-nous sur nos gardes, car déjà notre ville est
envahie !... Bientôt peut-être le Canada s'en ressen-
tira. Que Dieu daigne détourner de notre patrie ce
fléau redoutable de la Juiverie !

* * * *

II. — PREUVES PALPABLES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST CHEZ LE PEUPLE JUIF

Il suffit seulement de remonter le cours des
siècles passés pour avoir une preuve indéniable, cer-
taine de la divinité de Jésus-Christ, et, par là même,
de l'existence de Dieu. Aux jeunes athées enflés par
l'orgueil nous demandons de relire ces pages de l'his-
toire du peuple Juif, de les relire consciencieusement,
et nous sommes certains que leur sophisme criminel
en sera ébranlé.

Jésus-Christ, enfant, parmi les docteurs de la loi, en-
seignant à ces vieillards pleins d'expérience, est une
preuve que cet enfant n'est pas du commun des mor-
tels, mais bien Celui que Dieu avait promis pour ra-
cheter le monde pécheur.

Jésus-Christ prédit la destruction du temple : "En
vérité je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur
pierre." Titus vint, et malgré la défense formelle
qu'il fit d'épargner ce temple magnifique, une étin-
cela a suffi pour le détruire complètement.

Jérusalem est maudite, et qu'en reste-t-il aujour-
d'hui ? des ronces et des épines semées par-ci par-là.

Des Juifs veulent reconstruire cette ville si riche
en saints souvenirs : on commence les fondations du
mur d'enceinte, et le travail fait pendant le jour est
consumé la nuit par un feu mystérieux. Enfin, ce
pays qui était jadis prospère, qu'est-il à présent ? un
monceau de ruines. Ce peuple éparpillé par toute la
terre ne compte plus, car il est de tous les pays, de
toute nationalité. C'est la main de Dieu qui a frappé.

Des insensés viennent nous dire, après avoir vu des
preuves aussi frappantes, qu'il n'y a pas de Dieu !
C'est de la folie, ni plus ni moins... Oui, il y a un
Dieu bon et magnanime, mais il est aussi un Dieu
vengeur !

RENÉ SAINTE-FOYE.

J'IGNORE

A. M. Albert Lozeau.

J'ignore la couleur, l'éclat de votre ciel...
Est-il rose ou d'azur, de neige ou gris perle ?
A-t-il pour vous charmer des rayons de soleil,
Et, pour vous endormir, de pâles étincelles ?

J'ignore la saison, le destin de votre âme...
Vit-elle son printemps, ses sourires, ses fleurs ;
Chante-t-elle l'été, sa chaleur et sa flamme,
Pleure-t-elle l'hiver, ses frimas, sa froideur ?

J'ignore la chanson, l'hymne de notre cœur...
Est-il vibrant d'espoir, débordant d'allégresse ?
A-t-il comme un soupir, un souffle de bonheur,
Comme un parfum d'amour, une ombre de tendresse ?

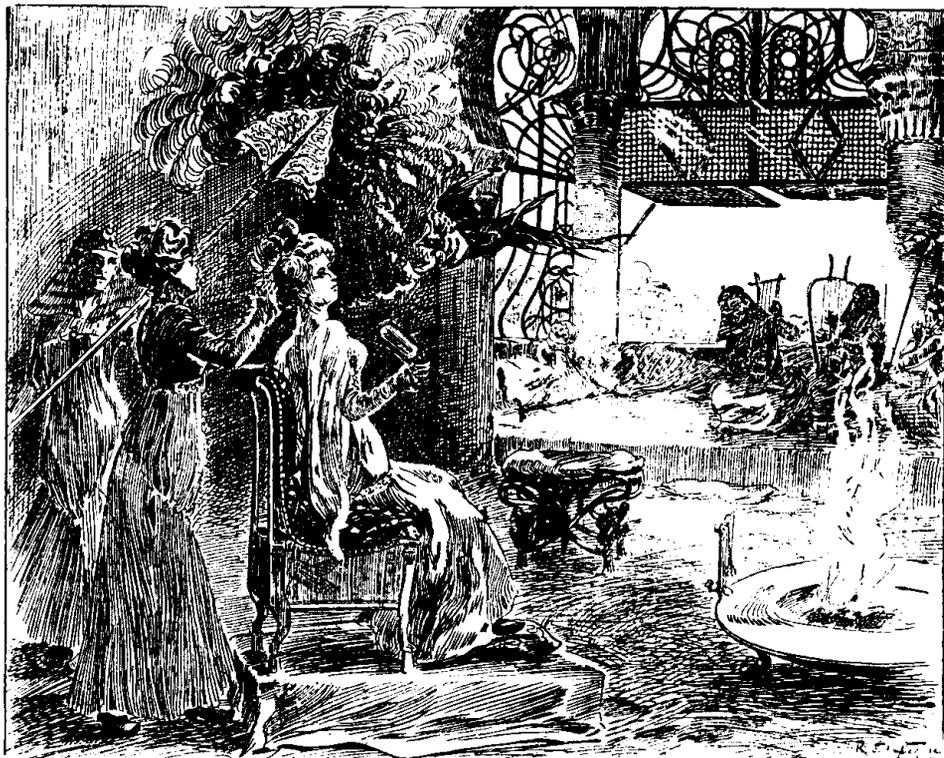
LAURETTE DE VALMONT.

LE SANCTUS A LA MAISON

TABLEAU DE CHARLES HUOT

Par la fenêtre ouverte on voit la floraison,
C'est l'heure de la messe. Au loin un clocher brille.
Tout le monde est parti ; seule une jeune fille
Vaque aux soins du ménage en la pauvre maison.
Une croix noire pend sur la blanche cloison.
Dans son corset pourpre l'enfant est bien gentille.
L'eau bout, la vapeur monte. Un chat luisant se grille
Au poêle d'où s'échappe un reflet de tison.
Mais voici que l'airain tinte dans le ciel rose...
Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !... La jeune fille pose
Le chou vert sur un banc, au clou le gobelet...
Sanctus ! Sanctus !... Avant que la cloche se taise,
Elle tombe à genoux et, les bras sur sa chaise
Elle incline la tête et dit son chapelet.

PAMPHILE LEMAY.



L'oiseau vert entra et saisissant le ruban qui devait nouer les cheveux de la princesse, sortit à tire d'aile

L'amoureux de la Princesse Fortunée

Les contes des Mille et une Nuits nous ont familiarisés avec ce monde merveilleux où de méchants génies font peser de cruels enchantements sur des êtres innocents et charmants. L'amour est le sûr talisman qui brise ces redoutables sortilèges. C'est une de ces histoires fertiles et imprévues et en pittoresque qu'a su nous dire à son tour un des plus brillants écrivains de l'Espagne contemporaine, M. Juan Valera. Nos lecteurs jugeront sans doute ce conte digne de la réputation qu'il a chez nos voisins où il est classique pour sa délicieuse fantaisie.

Il y avait, en des temps très reculés, un roi très puissant, ardemment aimé de ses vassaux et maître d'un vaste royaume, là-bas, dans les pays d'Orient. Ce roi possédait d'immenses trésors et donnait des fêtes splendides. Son armée était nombreuse et aguerrie. Ses navires parcouraient comme en triomphe tout l'Océan.

Que dire de ses palais et de ce qu'il y enfermait ? Leur magnificence surpasse toute évaluation.

Les vassaux de ce roi l'appelaient avec raison : le Fortuné.

Sa vie avait été un tissu de félicités dont l'éclat n'était obscurci que par une seule ombre douloureuse : le roi était marié depuis sept ans à une princesse accomplie qu'il adorait, mais il n'avait pas d'héritier, ce qu'il regrettait vivement.

Il arriva que la guerre éclata avec le pays voisin. Le roi partit à la tête de ses troupes et prit congé de la reine très affectueusement.

Une nuit qu'il dormait sous la tente, il eut un songe. Il rêvait de batailles, quand au milieu d'un combat la reine, sa femme, lui apparut radieuse, lui présentant une petite princesse toute rose. Le roi comprit que c'était un présage. Il fut transporté de joie et sa vaillance en décupla ; il se battit avec bravoure, triompha de ses ennemis, ravagea les cités rebelles et revint dans sa capitale chargé de butin et de gloire.

Tout cela n'avait pris que quelques mois.

Quand le roi revint, aux acclamations de son peuple, les cloches sonnaient à toute volée, car l'allégresse générale avait encore un autre motif que le triomphe du roi ! Quelle ne fut pas la joyeuse émotion de Sa Majesté en entrant dans la chambre royale, quand la grande maîtresse des cérémonies lui présenta une jolie princesse qui venait de naître ?

Le roi donna un baiser à sa fille et se précipita, plein de reconnaissance, vers la reine, aussi rose, aussi charmante qu'une rose de mai.

"Ma femme !" s'écria-t-il en la serrant dans ses bras.

Et il la serra si étroitement, d'une étreinte si passionnée, avec une tendresse si vigoureuse que, sans plus d'effort, il étouffa la reine.

Imaginez les cris, le désespoir du malheureux prince. Il s'accusait lui-même et s'accablait d'injures à cause de sa fatale maladresse.

Mais tout cela ne ressuscitait pas la reine qui, bien que morte, était vraiment divine. Un sourire d'ineffable bonheur semblait errer sur ses lèvres. Par là, sans doute, son âme s'était envolée, portée par un soupir d'amour, et fière d'avoir su inspirer une affec-



Dans son bec d'ivoire l'oiseau vert saisit l'écharpe rose

tion suffisante pour produire un tel embrassement.

Le roi fit vœu de veuvage perpétuel et tint parole. Il confia aux poètes le soin de composer une oraison funèbre qui passe encore en ce pays pour le chef-d'œuvre de la littérature nationale. La cour garda le deuil trois années. Un mausolée superbe fut élevé à la reine.

Mais, comme dit le refrain, il n'y a point de mal qui dure cent ans ; le roi, au bout d'une couple d'années, secoua sa mélancolie et s'occupa de la petite princesse qui croissait, se développait, que c'était un plaisir ! On l'appelait la princesse Fortunée.

Quand la princesse eut accompli sa quinzième année, elle faisait, par sa beauté, son intelligence et ses bonnes manières, l'admiration de tous ceux qui la regardaient et l'étonnement de tous ceux qui l'entendaient. Le roi la fit proclamer héritière du trône et pensa ensuite à la marier.

Plus de cinq cents courriers de cabinet, des seigneurs montés sur autant de zèbres de poste quittèrent à la fois la capitale du royaume, porteurs de cinq cents dépêches pour autant de cours ; tous les princes étaient invités à venir briguer la main de la princesse qui choisirait parmi eux celui qui lui plairait le plus.

La renommée de sa beauté prodigieuse avait déjà couru le monde entier. De sorte qu'à peine les courriers furent-ils arrivés dans les différentes cours, il n'y eut pas de prince, si faible et si gueux fût-il, qui ne se décidât à aller à la capitale du roi Fortuné et à prendre part aux joutes, tournois et jeux d'esprit pour obtenir la main de la princesse.

Mais celle-ci qui, malgré sa modestie et sa discrétion, était d'un caractère farouche, chagrin et indifférent, accablait les princes de son dédain et se souciait d'eux comme d'une obole.

Ainsi allaient les choses et les fêtes de la cour étaient chaque jour plus brillantes.

Les princes cependant se désespéraient de n'être pas agréés. Le roi Fortuné enrageait de voir que sa fille n'en finissait pas de se décider, et celle-ci continuait obstinément à ne faire attention à aucun d'eux.

* * *

Il arriva que la princesse, par une belle matinée de printemps, se trouvait dans son cabinet de toilette. Sa dame d'honneur favorite peignait ses longs et soyeux cheveux d'or.

Les portes d'un balcon qui donnait sur le jardin étaient ouvertes pour laisser entrer le petit vent frais et avec lui les aromes des fleurs.

La suivante tenait déjà entre ses mains le ruban avec lequel elle se disposait à nouer les tresses d'or de sa maîtresse.

Quand soudain entra par le balcon un précieux oiseau dont les plumes semblaient d'émeraudes, et dont le vol plein de grâce laissa en extase la jeune fille et sa dame d'honneur. L'oiseau, se lançant rapidement sur cette dernière, lui arracha des mains le ruban et sortit à tire d'aile de l'appartement.

Tout cela fut fait si vite que la princesse eut à peine le temps de voir l'oiseau ; mais son audace et sa beauté lui causèrent la plus étrange impression.

Peu de jours après, la princesse, pour distraire sa mélancolie, dansait avec ses demoiselles d'honneur en présence des princes. Tandis que ses pieds mignons exécutaient des pas gracieux, elle élevait